

pas tout simplement l'atlesse royale *monsieur* ; mais, par un raffinement d'intelligente impertinence, il pensa que l'appellation cérémonieuse de *monseigneur* rendrait ses familiarités plus blessantes encore pour le prince, en contrastant avec une apparence d'étiquette...

Nous reviendrons d'ailleurs sur l'expression du caractère de M. Pascal, caractère moins excentrique qu'il ne le paraîtra peut-être tout d'abord. Disons seulement que, pendant dix années de sa vie, cet homme, né dans une position humble, précaire, et d'abord *homme de peine*, avait subi et dévoré les humiliations les plus dures, les dominations les plus insolentes, les dédains les plus outrageants; ainsi, des haineuses et implacables rancunes s'étaient amassées dans son âme; et le jour venu où il fut puissant à son tour, il s'adonna sans scrupule, sans remords, à la féroce volupté des représailles, peu soucieux de se venger sur des innocents.

L'archiduc, à défaut d'un esprit supérieur, possédait une longue pratique des hommes, acquise par l'exercice d'un emploi suprême dans la hiérarchie militaire de son pays; aussi, à sa seconde entrevue avec M. Pascal (entrevue à laquelle nous assistons), il avait compris la portée de l'insolence étudiée de ce personnage, et, lorsqu'en entrant avec lui dans son cabinet il le vit, presque sans attendre l'invitation, familièrement s'asseoir dans le fauteuil occupé un instant auparavant par un premier ministre qu'il avait trouvé rempli de déférence et de respect, le prince éprouva un nouveau et cruel serrement de cœur.

Le regard pénétrant de M. Pascal surprit cette impression sur le front de l'archiduc, et il se dit avec un triomphant dédain :

— Voilà un prince né sur les marches d'un trône... un cousin, pour le moins, de tous les rois d'Europe, un généralissime d'une armée de cent mille soldats; le voilà dans tout l'éclat de son uniforme de bataille, paré de tous ses insignes d'honneur et de guerre; cette atlesse, cet homme, me méprise dans son orgueil de race souveraine. Il me hait parce qu'il a besoin de moi, et qu'il sait bien qu'il faut qu'il s'abaisse... et pourtant, cet homme, malgré son mépris, malgré sa haine, je le tiens en ma puissance, et je vais le lui faire rudement sentir, car aujourd'hui j'ai le cœur noyé de fiel.

III

M. Pascal s'étant établi dans un fauteuil doré, de l'autre côté de la table où se tenait le prince, s'empara tout d'abord d'un couteau à papier en nacre de perles qu'il trouva sous sa main et qu'il commença de faire incessamment évoluer en disant :

— Monseigneur... si vous le voulez bien... parlons d'affaires, car je dois être à une heure précise au faubourg Saint-Marceau... chez un manufacturier de mes amis...

— Je vous ferai remarquer, Monsieur, répondit le prince en se contraignant à peine, que j'ai bien voulu renvoyer à demain toutes les audiences que je devais donner aujourd'hui, afin de pouvoir vous consacrer tout mon temps...

— C'est trop aimable à vous... Monseigneur... mais venons au fait.

Le prince prit sur la table une longue feuille de papier-ministre, et, la remettant à M. Pascal, lui dit :

— Cette note vous prouvera, Monsieur, que toutes les parties intéressées à la cession que l'on me propose, non-seulement m'autorisent formellement à l'accepter, mais encore m'y engagent vivement, et sauvegardent même toutes les éventualités de mon acceptation.

M. Pascal, sans bouger de son fauteuil, tendit sa main d'un côté à l'autre de la table pour recevoir la note, et la prit en disant :

— Il n'y avait absolument rien à faire sans cette garantie. Et il se mit à lire lentement, tout en mordillant le bout du couteau de nacre dont il ne se dessaisissait point.

Le prince attachait un regard inquiet, pénétrant, sur M. Pascal, tâchant de deviner à l'expression de ses traits s'il trouvait dans la note les garanties qu'il devait y chercher.

Au bout de quelques instants, M. Pascal s'interrompit de

lire, disant entre ses dents, d'un air fâcheux et comme se parlant à soi-même :

— Hon!... hon... voilà un article 7 qui ne me va point... du tout... mais du tout...

— Expliquez-vous... Monsieur, s'écria le prince avec angoisse.

— Pourtant, continua M. Pascal en reprenant sa lecture, sans répondre à l'archiduc et en affectant toujours de se parler à lui-même, cet article 7 se trouve corrigé par l'article 8... oui... et, au fait... c'est assez bon... c'est très-bon même.

Le front du prince s'éclaircit, car, vivement préoccupé des puissants intérêts dont M. Pascal devenait forcément l'arbitre, il oubliait l'impertinence et la méchanceté calculée de ce personnage, qui trouvait, lui, une âpre jouissance à faire passer lentement sa victime par toutes les perplexités de la crainte et de l'espoir.

Au bout de quelques instants, nouvelles anxiétés du prince; M. Pascal s'écria :

— Impossible!.. cela... impossible! Pour moi, tout serait annulé par ce premier article supplémentaire. C'est une dérision.

— Mais enfin, Monsieur, s'écria le prince, parlez clairement!

— Pardon, Monseigneur... en ce moment je lis pour moi. Tout à l'heure, si vous le voulez... je lirai pour nous... deux.

L'archiduc baissa la tête, rougit d'indignation contenue, parut découragé, et appuya son front dans l'une de ses mains.

M. Pascal, tout en poursuivant sa lecture, jeta à la dérobée un regard sur le prince, et reprit, quelques moments après, d'un ton de plus en plus satisfait :

— Voilà du moins une garantie... certaine... incontestable.

Et comme le prince semblait renaître à l'espérance, M. Pascal ajouta bientôt :

— Malheureusement... cette garantie est isolée... de...

Il n'acheva pas, et continua silencieusement sa lecture.

Non, jamais solliciteur aux abois venant implorer un hautain et distrait protecteur, jamais emprunteur désespéré s'adressant humblement à un prêteur rogne et fantasque, jamais accusé cherchant à lire sa grâce ou sa condamnation dans le regard de son juge, n'éprouvèrent les tortures que

ressentit le prince pendant que M. Pascal lisait la note dont il devait prendre connaissance, et qu'il remit bientôt sur la table.

— Eh bien! Monsieur, lui dit le prince en dévorant son impatience, que décidez-vous?

— Monseigneur... voudriez-vous, s'il vous plaît, me prêter une plume et du papier?

Le prince poussa un encrier, une plume et du papier devant M. Pascal. Celui-ci commença une longue série de chiffres, tantôt levant les yeux au plafond, comme pour calculer de tête, tantôt murmurant à mi-voix des phrases incomplètes, telles que :

— Non... je me trompais, car... mais j'oubliais le... C'est évident... la balance serait égale si...

Après une longue attente de la part du prince, M. Pascal jeta la plume sur la table, replongea ses deux mains dans les goussets de son pantalon, renversa sa tête en arrière en fermant les yeux comme pour faire mentalement une dernière supputation... puis, se redressant bientôt, il dit d'une voix brève, tranchante :

— Impossible! Monseigneur.

— Comment! Monsieur, s'écria le prince consterné, vous m'aviez affirmé, lors de notre premier entretien, l'opération faisable...

— Faisable, Monseigneur... non point faite.

— Mais cette note, Monsieur... cette note, jointe aux garanties que je vous ai offertes?

— Ce que propose cette note complète, je le sais, les sûretés indispensables à une opération pareille.

— Alors, Monsieur, d'où vient votre refus?

— De raisons particulières, Monseigneur...

— Mais, encore une fois, est-ce que je ne vous offre pas toutes garanties désirables?

— Si, Monseigneur... Je vous dirai même que je regarde l'opération non-seulement comme faisable, mais encore comme sûre et avantageuse pour celui qui voudrait la tenter. Ainsi je ne doute pas, Monseigneur, que vous ne trouviez...

— Eh! Monsieur... s'écria le prince en interrompant Pascal, vous savez qu'en ce moment de crise financière, et pour d'autres raisons dont vous êtes aussi bien instruit que moi,

vous êtes le seul qui puissiez vous charger de cette opération.

— La préférence de Votre Altesse Royale m'honore et me flatte infiniment, dit M. Pascal avec un accent de reconnaissance ironique, aussi je regrette doublement de ne pouvoir y correspondre.

Le prince sentit le sarcasme et reprit, en feignant de s'offenser de voir sa bienveillance méconnue :

— Vous êtes injuste, Monsieur. La preuve que je tenais à traiter cette affaire avec vous, c'est que j'ai refusé d'entendre les propositions de la maison Durand.

— Je suis presque certain que c'est un mensonge, pensa M. Pascal, mais il n'importe... j'éclaircirai la chose; d'ailleurs cette maison m'inquiète et parfois me gêne. Heureusement, grâce à ce fripon de Marcelange, j'ai un excellent moyen de remédier à cet inconvénient pour l'avenir.

— Une autre preuve que je tenais à traiter cette affaire directement, personnellement, avec vous, monsieur Pascal, continua le prince avec un accent de déférence, c'est que je n'ai voulu aucun intermédiaire entre nous, certain que nous nous entendrions, que nous devons nous entendre... Oui, ajouta l'archiduc d'un ton de plus en plus insinuant, j'espérais que ce juste hommage rendu... à votre capacité financière, si universellement reconnue...

— Ah! Monseigneur...

— A votre caractère aussi honorable qu'honoré...

— Monseigneur... en vérité vous me comblez.

— J'espérais, dis-je, mon cher monsieur Pascal, qu'en venant franchement à vous pour proposer quoi? une opération dont vous reconnaissez vous-même les avantages et la solidité, vous seriez sensible à ma démarche... car elle s'adressait non moins au financier qu'à l'homme privé... J'espérais enfin pouvoir vous assurer, en outre des avantages pécuniaires, des témoignages plus particuliers de mon estime et de ma reconnaissance.

— Monseigneur...

— Je le répète, mon cher monsieur Pascal... *de ma reconnaissance*... puisque, tout en faisant une excellente opération, vous m'auriez rendu un immense service... car... vous ne sauriez croire quelles peuvent être pour mes intérêts de fa-

mille les plus chers... les conséquences de l'emprunt que je sollicite de vous.

— Monseigneur... j'ignorais...

— Et quand je vous parle d'intérêts de famille, s'écria le prince en interrompant M. Pascal, qu'il espérait de plus en plus ramener, quand je vous parle d'intérêts de famille, ce n'est pas assez : une haute question d'État se rattache à la cession du duché que l'on m'offre et que je ne puis acquérir sans votre puissant secours financier ; ainsi, en me rendant un service personnel, vous seriez encore grandement utile à la nation... et vous savez, mon cher monsieur Pascal, comment les grands empires s'acquittent des services d'État...

— Excusez mon ignorance, Monseigneur, mais j'ignore complètement la chose.

Le prince sourit, garda un moment le silence et reprit avec un accent qu'il crut irrésistible :

— Mon cher monsieur Pascal, connaissez-vous le célèbre banquier *Torlonia*?

— Je le connais de nom, Monseigneur.

— Savez-vous... qu'il est prince du Saint-Empire?

— Prince du Saint-Empire, Monseigneur? reprit Pascal avec ébahissement.

— Je tiens mon homme, pensa le prince, et il reprit tout haut :

— Savez-vous que le banquier *Torlonia* est grand dignitaire des ordres les plus enviés?

— Il serait possible, Monseigneur?

— Cela n'est pas seulement possible, mais cela existe, mon cher monsieur Pascal. Or, je ne vois pas pourquoi l'on ne ferait pas pour vous ce que l'on a fait pour M. *Torlonia*

— Plait-il, Monseigneur?

— Je dis... répéta le prince en appuyant sur les mots, je dis que je ne vois pas pourquoi un titre éclatant, de hautes dignités ne vous récompenseraient pas aussi.

— Moi, Monseigneur?

— Vous.

— Moi, Monseigneur, je deviendrais... *le prince Pascal*?

— Pourquoi non?

— Allons... allons... Monseigneur veut rire de son pauvre serviteur.

— Personne n'a jamais douté de mes promesses... Monsieur... et, c'est presque m'offenser que de me croire capable de rire de vous.

— Alors, Monseigneur, c'est moi qui rirais de moi-même, et très-fort, et très-haut, et toujours, si j'étais assez bête pour avoir la velléité de me déguiser... en *prince*, en *duc* ou en *marquis*, dans le carnaval nobiliaire de l'Europe!... Voyez-vous, Monseigneur, je ne suis qu'un pauvre diable de plébéien (mon père était colporteur, et j'ai été homme de peine). J'ai mis quelques sous de côté en faisant mes petites affaires, je n'ai pour moi que mon gros bon sens; mais ce bon sens-là, Monseigneur, m'empêchera toujours de m'affubler en *marquis de la Janotière* (c'est un très-joli conte de Voltaire, il faut lire cela, Monseigneur!), et ce, à la plus grande risée de ces malignes gens, qui s'amuse comme ça à *enmarquiser* ou à *emprinciser* le pauvre monde.

L'archiduc était loin de s'attendre à ce refus et à cette amère boutade; cependant il fit bonne contenance, et reprit d'un ton pénétré :

— Monsieur Pascal, j'aime cette rude franchise, j'aime ce désintéressement. Grâce à Dieu! il est d'autres moyens de vous prouver ma reconnaissance, et un jour... mon amitié.

— Votre amitié... à moi, Monseigneur?

— C'est parce que je sais ce qu'elle vaut, ajouta le prince avec une imposante dignité, que je vous assurais de mon amitié... si...

— Votre amitié, à moi, Monseigneur, reprit M. Pascal en interrompant le prince, votre amitié... à moi, qui ai, disent les méchants, centuplé mon petit avoir par des moyens hasardeux, quoique je sois sorti blanc comme une jeune colombe de ces accusations colomnieuses?

— C'est parce que vous êtes, ainsi que vous le dites, Monsieur, sorti pur de ces odieuses calomnies dont on poursuit tous ceux qui s'élèvent par leur travail et par leur mérite, que je vous assurerais de mon affectueuse reconnaissance, si vous me rendiez l'important service que j'attends de vous.

— Monseigneur, je suis on ne peut plus touché... on ne peut plus flatté de vos bontés... mais malheureusement les affaires... sont des affaires, dit M. Pascal en se levant, et cette

affaire-ci, voyez-vous, ne me va point... C'est dire à Votre Altesse Royale combien il m'en coûte de renoncer à l'amitié dont elle a bien voulu m'offrir l'assurance.

A cette réponse d'une amère et humiliante ironie, le prince fut sur le point d'éclater; mais, songeant à la honte et à l'inutilité d'un pareil emportement, il se contint, voulut tenter un dernier effort, et reprit d'un ton pénétré :

— Ainsi... monsieur Pascal... il sera dit que je vous aurai prié... supplié... imploré en vain.

Ces mots, accentués avec une poignante sincérité : *prie... supplié... imploré*, parurent, aux yeux du prince, impressionner M. Pascal, et l'impressionnèrent en effet; jusqu'alors, pour lui, l'archiduc n'était pas encore descendu assez bas; mais en voyant ce royal personnage, après de si durs refus, s'abaisser jusqu'à la prière... jusqu'à une humble supplication... M. Pascal éprouva une de ces âpres jouissances qu'il savourait alors doublement.

Le prince, le voyant garder le silence, le crut ébranlé, et ajouta vivement :

— Allons... mon cher monsieur Pascal, ce n'est pas en vain... que j'aurai fait appel à la générosité de votre cœur.

— En vérité, Monseigneur, répondit le bourreau, qui, sachant l'opération bonne, était au fond disposé à la faire, mais qui voulait y trouver profit et plaisir... en vérité, vous avez une manière de dire les choses! Les affaires, je le répète, ne devraient être que des affaires... et voilà que, malgré moi... je me laisse, comme un enfant, prendre au sentiment... Je suis d'une faiblesse...

— Vous consentez! s'écria le prince radieux, et, dans son premier moment de joie, il saisit avec effusion les deux mains du financier dans les siennes.

— Vous consentez... mon digne et bon monsieur Pascal!..

— Comment vous résister, Monseigneur?

— Enfin!... s'écria l'archiduc en respirant avec une joie profonde, et comme s'il eût été, dès lors, dégagé d'une cruelle obsession. Enfin!!!

— Seulement... Monseigneur, reprit M. Pascal, je mettrai une petite condition...

— Oh! qu'à cela ne tienne; quelle qu'elle soit j'y souscris d'avance...

— Vous vous engagez peut-être plus que vous ne le pensez... Monseigneur.

— Que voulez-vous dire? s'écria le prince avec une légère inquiétude, de quelle condition... voulez-vous parler?

— Dans trois jours d'ici, Monseigneur, jour pour jour... je vous la ferai connaître...

— Comment! dit le prince stupéfait et atterré, encore des retards... Comment! vous ne me donnez pas votre parole définitive?

— Dans trois jours, Monseigneur, je vous la donnerai... si vous acceptez ma condition...

— Mais cette condition... dites-la-moi maintenant?

— Impossible... Monseigneur.

— Mon cher monsieur Pascal...

— Monseigneur, reprit l'autre d'une voix grave et sardonique, je n'ai point l'habitude... de m'attendrir deux fois de suite dans une séance. Voici l'heure de mon rendez-vous... au faubourg Saint-Marceau; j'ai l'honneur de présenter mes respectueux devoirs à Votre Altesse Royale.

M. Pascal, laissant le prince plein de dépit et d'anxiété, allait atteindre la porte lorsqu'il se retourna et dit :

— C'est aujourd'hui lundi... ce sera donc jeudi à onze heures que j'aurai l'honneur de revoir Votre Altesse Royale, pour lui soumettre ma petite condition.

— Soit, Monsieur, à jeudi...

M. Pascal salua profondément et sortit.

Lorsqu'il passa dans le salon de service où se tenaient les aides de camp, tous se levèrent respectueusement, connaissant l'importance du personnage que le prince venait de recevoir. M. Pascal fit à ces officiers un salut de tête protecteur, et quitta le palais comme il y était entré, les deux mains dans ses goussets, se donnant le plaisir (cet homme ne perdait rien) de s'arrêter un instant devant la loge du suisse, et de lui dire :

— Eh bien! monsieur le drôle, me reconnaissez-vous... une autre fois?

Le fonctionnaire de la loge, tout décontenancé, salua profondément et balbutia :

— Oh! je reconnaitrai Monsieur, maintenant... Je supplie Monsieur de vouloir bien m'excuser...

— Il me supplie, dit à mi-voix M. Pascal avec un sourire amer et sardonique, ils ne savent tous... que supplier... depuis l'altesse royale jusqu'au portier.

M. Pascal, en sortant de l'Élysée, retomba dans ses cruelles préoccupations au sujet de la jeune fille dont il avait surpris le secret accord avec le comte Frantz de Neuberg. Voulant savoir si elle demeurait dans la maison contiguë au palais, il alla tenter de se renseigner, lorsque, réfléchissant que c'était peut-être compromettre ses projets, il résolut d'arriver, sans imprudence, au but qu'il se proposait, et d'attendre le soir.

Avisant alors une citadine qui passait à vide, il fit signe au cocher de s'arrêter, monta dans la voiture, et lui dit :

— Faubourg Saint-Marceau, 15, à une grande usine dont on voit la cheminée de la rue.

— L'usine de M. Dutertre? Je sais, bourgeois, je sais; tout le monde connaît ça...

Le fiacre s'éloigna.

IV

M. Pascal, nous l'avons dit, avait passé une partie de sa vie dans une position plus que subalterne et précaire, dévorant les plus outrageants dédains avec une patience pleine de rancune et de haine.

Né d'un père colporteur, qui s'était amassé quelque pécule à force de privations et de trafics illicites ou douteux, il avait commencé par être homme de peine chez une espèce d'usurier de province, auquel M. Pascal père confiait le soin de faire valoir son argent.

Les premières années de notre héros s'écoulèrent donc dans

une domesticité aussi dure qu'humiliante. Néanmoins, comme il était doué de beaucoup d'intelligence, d'une grande finesse, et que sa rare opiniâtreté de volonté savait, au besoin, se plier et disparaître sous des dehors d'insinuante bassesse, dissimulation forcément née de l'état de servilité où il vivait, Pascal, à l'insu de son maître, apprit presque tout seul à lire, à écrire, à compter; la faculté des chiffres et des calculs financiers se développa presque spontanément en lui d'une manière merveilleuse. Pressentant sa valeur, il se demanda s'il pouvait, en la cachant, s'en faire un avantage pour lui, et une arme dangereuse contre son maître qu'il abhorrait.

Après mûres réflexions, Pascal crut de son intérêt de révéler l'instruction qu'il avait secrètement acquise; l'usurier, frappé de la capacité de son homme de peine, le prit alors pour son teneur de livres au rabais, augmenta quelque peu son infime salaire, et continua de le traiter avec un mépris brutal, cherchant même à le ravalier davantage encore que par le passé, afin de ne pas lui laisser soupçonner le cas qu'il faisait de ses nouveaux services.

Pascal, ardent, infatigable au travail, impatient d'augmenter son instruction financière, continua de subir impassiblement les outrages dont on l'abreuvait, redoublant de servilité à mesure que son maître redoublait de dédains et de duretés.

Au bout de quelques années passées ainsi, il se sentit assez fort pour abandonner la province et venir chercher un théâtre plus digne de lui; il était entré au nom de son patron en correspondance d'affaires avec un banquier de Paris auquel il offrit ses services; celui-ci ayant depuis longtemps pu apprécier Pascal, accepta sa proposition, et il quitta sa petite ville au grand regret de son premier maître, qui tenta, mais trop tard, de le retenir en l'intéressant à ses affaires.

Le nouveau patron de notre homme était chef d'une de ces riches maisons, moralement tarées, mais (et cela n'est pas rare) regardées, commercialement parlant, comme irréprochables; car si ces maisons, se livrant à des opérations qui touchent parfois au vol, à la fraude, si elles se sont impunément engraisées par d'ingénieuses faillites, elles font, comme on dit, *honneur à leur signature*... signature pourtant déshonorée dans l'estime des gens de bien

Fervents adeptes de ce bel axiome qui résume toute notre époque * : ENRICHISSEZ-VOUS !! ils siègent fièrement à la *Chambre*, prennent héroïquement le sobriquet d'*honorables*, et visent au ministère... Pourquoi non ?

Le luxe tant vanté des anciens fermiers généraux n'était que misère auprès de la magnificence de M. Thomas Rousselet.

Pascal, transplanté dans cette maison d'une impudente et folle opulence, éprouva des humiliations bien autrement amères et poignantes que chez son bon vieux coquin d'usurier de province, qui le traitait comme un vil mercenaire, mais avec qui, du moins, il avait des rapports de travail fréquents et presque familiers.

Or, l'on chercherait en vain dans la fierté nobiliaire la plus altière, dans la vanité aristocratique la plus ridiculement féroce, quelque chose qui pût approcher de l'impérieux et écrasant dédain avec lequel M. et madame Rousselet traitaient leurs subalternes, qu'ils tenaient à une distance incommensurable.

Parqués dans leurs sombres bureaux, d'où ils voyaient resplendir les somptuosités de l'hôtel Rousselet, les employés de cette maison ne connaissaient que par manière de tradition féérique ou de légende fabuleuse les fantastiques merveilles de ces salons et de cette salle à manger d'où ils étaient souverainement exclus de par la dignité de madame Rousselet, au moins aussi hautaine, aussi grande dame que la première femme de chambre d'une princesse de *Lorraine* ou de *Rohan*.

Quoique d'un ordre nouveau, ces humiliations n'en furent pas moins terriblement sanglantes pour Pascal; il sentit là, plus que partout ailleurs, son néant, sa dépendance; et le jong de l'opulent banquier le blessa bien plus à vif, bien plus profondément que celui de l'usurier; mais notre homme, fidèle à son système, cacha ses plaies, sourit aux coups, lécha la botte vernie qui parfois daignait s'amuser à le crosser; redoubla de travail, d'étude, de pénétration, et apprit enfin dans la pratique de cette maison ce qu'il regardait comme la vraie science des affaires, en un mot :

* Nous rappelons que ceci fut écrit avant la révolution de 1848.

« Gagner, avec le moins d'argent possible, le plus d'argent possible, par tous les moyens possibles, en se sauvegardant rigoureusement de la police correctionnelle et des assises. »

La marge est grande; on pouvait, on le voit, y évoluer fort à l'aise.

Cinq ou six ans se passèrent encore ainsi; l'esprit recule effrayé, lorsqu'on songe à ce qui dut s'amasser de rancunes, de haines, de colères, de fiel, de venin, dans les abîmes de cette âme froidement vindicative... toujours calme au dehors, comme la noire et morne surface d'un marais fangeux.

Un jour, M. Pascal apprit la mort de son père.

Les économies du colporteur, considérablement grossies par de savantes manipulations usuraires, avaient atteint un chiffre fort élevé; une fois maître de ce capital, et fort de son activité, de son audace, de son rare *savoir-faire*, ou plutôt de son *savoir-prendre*, Pascal se jura sur l'honneur d'arriver à une grande fortune, dût-il, pour parvenir plus vite (il faut bien risquer quelque chose) sortir un peu, si besoin était, de l'étroit et droit chemin de la légalité.

Notre homme se tint à soi-même son serment. Il quitta la maison Rousselet; puis l'habileté, le hasard, la fraude, le bonheur, la ruse et la probité de l'époque aidant, il gagna des sommes importantes, paya comptant l'amitié d'un ministre, qui, le renseignant avec une tendre sollicitude, le mit à même de jouer, à coup sûr, au trente et quarante de la bourse, et d'encaisser ainsi près de deux millions; peu de temps après, un courtier d'affaires anglais, très-aventureux, mais très-intelligent, lui fit entrevoir la possibilité de réaliser d'immenses bénéfices en se jetant avec audace dans les opérations de chemins de fer, alors toutes nouvelles en Angleterre; Pascal se rendit à Londres, sut profiter d'un engouement qui prit bientôt des proportions inouïes, joua toute sa fortune sur ce coup de dé, et, réalisant à temps, il revint en France avec une quinzaine de millions. Alors, aussi prudent, aussi froid qu'il avait été aventureux, et doué d'ailleurs de grandes facultés financières, il ne songea plus qu'à continuellement augmenter cette fortune inespérée; il y parvint, profitant de toute occasion avec une rare habileté, vivant d'ailleurs largement, confortablement, satisfaisant à tout prix ses nom-

breux caprices sensuels, mais n'affichant aucun luxe extérieur ou intérieur, et dinant au cabaret. De la sorte, il dépensait à peine la cinquième partie de ses revenus qui, se capitalisant chaque année, augmentaient incessamment sa fortune, que d'habiles opérations accroissaient encore.

Alors, nous l'avons dit, vint pour Pascal le grand et terrible jour des représailles.

Cette âme, endurcie par tant d'années d'abaissement et de haines, devint implacable et trouva mille voluptés cruelles à faire sentir aux autres la pesanteur de ce joug d'argent qu'il avait si longtemps porté.

Ce dont il avait surtout souffert, c'était de la dépendance, du servage, de l'annihilation complète du *moi*, où il avait été tenu si longtemps, obligé de subir sans murmurer les rudesses, les dédains de ses opulents patrons.

Ce fut cette dure dépendance qu'il prit plaisir à imposer aux autres : à ceux-ci en exploitant leur servilité naturelle, à ceux-là en les soumettant à une implacable nécessité, symbolisant ainsi en lui la toute-puissance de l'argent, dans ce siècle vénal; tenant ainsi en sa dépendance presque absolue, depuis le petit marchand qu'il commanditait, jusqu'au prince du sang royal qui s'humiliait pour obtenir un emprunt.

Ce despotisme effrayant, que l'homme qui *prête* peut exercer sur l'homme que les besoins du moment forcent à l'emprunt, M. Pascal l'exerçait et le savourait avec des raffinements et des délicatesses de barbarie incroyables.

On a parlé du pouvoir de *Satan* sur les âmes. *Satan* accepté, M. Pascal pouvait perdre ou torturer autant et plus d'âmes que *Satan*.

Une fois dans sa dépendance par un crédit, par un emprunt ou par une commandite, accordés d'ailleurs avec une parfaite bonhomie et souvent même offerts avec un perfide semblant de générosité (mais toujours sur de solides garanties morales ou matérielles), l'on ne s'appartenait plus; on avait, comme on dit, *vendu son âme à Satan-Pascal*.

Il procédait à ces marchés avec une infernale habileté

Un moment de crise commerciale arrivait-il, les capitaux devenaient ou introuvables, ou d'un intérêt si exorbitant, que des commerçants très-solvables, très-probes d'ailleurs, se voyaient dans un embarras extrême, souvent à la veille

d'une faillite. M. Pascal, parfaitement renseigné, certain d'être couvert de ses avances par les marchandises ou le matériel de l'exploitation, accordait ou proposait ses services à un intérêt d'une modération incroyable pour la circonstance, mais déjà fort lucratif pour lui; seulement il mettait à ce prêt la condition expresse d'un remboursement *à sa volonté*, se hâtant d'ajouter qu'il n'usait pas de ce droit, son avantage étant de n'en pas user, puisque le placement lui offrait évidemment des bénéfices; sa grande fortune garantissait, d'ailleurs, le peu de besoin qu'il avait d'une rentrée immédiate de cinquante ou de cent mille écus; mais par habitude, par bizarrerie si l'on voulait, ajoutait-il, il tenait expressément à ne prêter qu'à cette condition : *de rembourser à sa volonté*.

L'alternative était cruelle pour les malheureux que tentait Satan-Pascal : d'un côté, la ruine d'une industrie jusqu'alors prospère; de l'autre, un secours inespéré et si peu onéreux, qu'il pouvait passer pour un généreux service. La presque impossibilité de trouver ailleurs des capitaux, même à un taux ruineux, et puis la confiance que savait inspirer M. Pascal, rendaient la tentation bien puissante; elle était achevée par la bonhomie insinuante de l'archi-millionnaire, si jaloux, disait-il, de venir, en manière de providence financière, à l'aide des gens laborieux et honnêtes.

Tout concourait, en un mot, à étourdir ces imprudents; ils acceptaient...

Pascal, dès lors, *les possédait*...

Une fois sous le coup d'un remboursement considérable, qui pouvait à chaque instant les rejeter dans la position désespérée dont ils étaient sortis, ils n'avaient plus qu'un but, complaire à M. Pascal, qu'une crainte, déplaire à M. Pascal, qui ainsi disposait en maître de leur sort.

Souvent, notre Satan n'usait pas tout d'abord de son pouvoir, et, par un raffinement de méchanceté sardonique, il commençait par jouer au *bonhomme*, au bienfaiteur, se complaisant, avec une satisfaction ironique, au milieu des bénédictions dont on le comblait, laissant ainsi longtemps ses victimes s'habituer à leur erreur; puis peu à peu, selon son humeur, son caprice du moment, il se révélait progressivement, n'employant jamais les menaces, la rudesse ou l'emportement, affectant au contraire une douceuse perfidie, qui

parfois, en raison même du contraste, devenait effrayante.

Les circonstances en apparence les plus insignifiantes, les plus puérides, lui offraient mille moyens de tourmenter les personnes qu'il tenait dans sa redoutable dépendance.

Ainsi, par exemple, il arrivait chez un de ses *vassaux*; celui-ci allait partir avec sa femme et ses enfants, pour se rendre gaiement à quelque fête de famille longtemps préparée à l'avance.

— Je viens dîner sans façon avec vous, mes bons amis, disait Satan.

— Mon Dieu, monsieur Pascal, quels regrets nous avons! C'est aujourd'hui la fête de ma mère, et, vous le voyez, nous partons pour aller dîner chez elle : c'est un anniversaire que jamais nous ne manquons de célébrer.

— Ah! c'est très-contrariant, moi qui espérais passer ma soirée avec vous.

— Et pour nous donc, monsieur Pascal, croyez-vous que la contrariété soit moins vive?

— Bah!.. vous me sacrifierez bien votre fête de famille! Après tout... votre mère ne mourra point de n'être pas fêtée...

— Oh! mon bon monsieur Pascal, c'est impossible; ce serait la première fois, depuis notre mariage, que nous manquerions à cette petite solennité de famille.

— Allons, vous ferez bien cela pour moi?

— Mais, monsieur Pascal...

— Je vous dis, moi, que vous ferez cela pour votre bon monsieur Pascal, n'est-ce pas?

— Nous le voudrions de tout cœur... mais...

— Comment?... vous me refusez cela... *à moi*... pour la première chose que je vous demande...

Et M. Pascal mettait une telle expression dans ce mot *à moi*, que toute cette famille tressaillait soudain; elle sentait, comme on dit vulgairement, *son maître*, et, tout en ne concevant rien à l'étrange caprice du capitaliste, elle s'y soumettait tristement, afin de ne pas indisposer l'homme redoutable dont elle dépendait. On se résignait donc, on improvisait un dîner. On tâchait de sourire, d'avoir l'air joyeux, et de ne pas regretter cette fête de famille à laquelle on renonçait; mais bientôt une crainte vague commençait de resserrer les cœurs;

le dîner devenait de plus en plus triste, contraint. M. Pascal s'étonnait doucereusement de cet embarras et s'en plaignait en soupirant :

— Allons, disait-il, je vous aurai contrariés; vous me gardez rancune, hélas ! je le vois.

— Ah ! monsieur Pascal ! s'écriaient les malheureux de plus en plus inquiets, pouvez-vous concevoir une pareille pensée ?

— Oh ! je ne me trompe pas, je le vois... je le *sens*... car mon cœur me le dit... Eh ! mon Dieu ! ce que c'est !.. C'est toujours un grand tort de mettre les amitiés à l'épreuve, même pour les plus petites choses... car elles servent quelquefois à mesurer les grandes... Moi... moi... qui comptais sur vous comme sur de vrais et bons amis !.. Encore une déception peut-être ?

Et Satan-Pascal passait sa main sur ses yeux, se levait de table, et sortait de la maison d'un air contrit, affligé, laissant ces malheureux dans de terribles angoisses ; car s'il ne croit plus à leur amitié, s'il les croit ingrats, il peut, d'un moment à l'autre, les replonger dans l'abîme, en leur redemandant un argent si généreusement offert.

La reconnaissance qu'il attendait d'eux pouvait seule leur assurer son appui continu.

Nous avons insisté sur ces circonstances, qui sembleront puériles peut-être, et dont le résultat est pourtant si cruel, parce que nous avons voulu montrer, pour ainsi dire, le premier échelon des tourments que M. Pascal faisait subir à ses victimes.

Que l'on juge, d'après cela, de tous les degrés de torture auxquels il était capable de les exposer, lorsqu'un fait si insignifiant en soi qu'une fête de famille manquée offrait tant de pâture à sa barbarie raffinée.

C'était un monstre, soit.

Il est malheureusement des Nérons de tout étage et de toute époque ; mais qui oserait dire que Pascal eût jamais atteint ce degré de perversité sans des exemples pernicieux, sans les terribles ressentiments depuis si longtemps amassés dans son âme irritée par la dépendance la plus dégradante ?

Le mot *représailles* n'excuse pas la férocité de cet homme ; elle l'explique. L'homme ne devient presque jamais méchant

sans cause ; le mal a toujours son générateur dans le mal.

M. Pascal ainsi posé, nous le précéderons d'une heure environ chez M. Charles Dutertre.

V

L'usine de M. Dutertre, destinée à la fabrication des machines pour les chemins de fer, occupait un immense emplacement dans le faubourg Saint-Marceau, et les hautes cheminées de briques, incessamment fumantes, la désignaient au loin.

M. Dutertre et sa famille habitaient un petit pavillon séparé des bâtiments d'exploitation par un vaste jardin.

Au moment où nous introduisons le lecteur dans cette modeste demeure, un air de fête y régnait ; l'on semblait s'y occuper de préparatifs hospitaliers, une jeune et active servante achevait de dresser le couvert au milieu de la petite salle à manger dont la fenêtre ouvrait sur le jardin, et qui avoisinait une cuisine assez exiguë, séparée seulement du palier par un vitrage de carreaux dépolis ; une vieille cuisinière allait et venait d'un air affairé au milieu de ce laboratoire culinaire, d'où s'échappaient des bouffées de vapeurs appétissantes qui se répandaient parfois jusque dans la salle à manger.

Au salon, garni de meubles de noyer recouverts de velours d'Utrecht jaune et de rideaux de calicot blanc, l'on faisait d'autres préparatifs : deux vases de porcelaine blanche, ornant la cheminée, venaient d'être remplis de fleurs fraîches ; entre ces deux vases, et remplaçant la pendule, on aperce-